Document généré le 26 sept. 2024 17:27

Liberté

Notre pente naturelle

François Bilodeau

Volume 34, numéro 5 (203), octobre 1992

Le Québec des écrivains

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31399ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bilodeau, F. (1992). Notre pente naturelle. *Liberté*, *34*(5), 22–25.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FRANÇOIS BILODEAU

NOTRE PENTE NATURELLE

1. Dans *Le Devoir* et *La Presse*, Jean-Claude Lauzon est un cinéaste québécois. Dans *The Gazette*, Jean-Claude Lauzon est un cinéaste montréalais et canadien, en butte, précise-t-il lui-même, au provincialisme de sa tribu natale.

2. Entre deux séquences particulièrement pesantes de *The Shining*, Denys Arcand m'est apparu, le sourire au coin des lèvres, pour me parler de descentes grisantes sur les pentes enneigées d'une montagne canadienne. Plutôt que de garder une station de ski au Colorado pendant la saison morte dans l'espoir d'y écrire un roman, Jack, l'écrivain déboussolé du film de Stanley Kubrick, aurait mieux fait d'en dénicher une au Canada. Non seulement en serait-il revenu, mais son séjour l'aurait regaillardi et allégé, et dès lors, l'esprit enfin libéré, il aurait pu créer l'œuvre de sa vie. Sans compter que «Canada 125» lui aurait sûrement versé un cachet pour vanter les mérites de ce coin miraculeux d'un pays non moins miraculeux. Non, Jack est allé avec sa famille au Colorado, quand le froid et les tempêtes rendent les pentes impraticables. Mal lui en prit. Il se met à délirer, à voir des fantômes — beaucoup moins rassurants que Denys Arcand — et, hache à la main, à vouloir tuer sa femme et son fils. Néanmoins, entre ses moments d'égarement, il écrit... sans cesse la même phrase: «All work and no play makes Jack a dull boy.»

3. Harassant Québec. Il ne s'y passe rien, et il n'y a rien à y espérer, sinon au prix d'un effort. Harassant, en-

nuyeux, mesquin et méprisable, rappelant, sous bien des aspects, celui de Duplessis. Pour le plaisir — le «play» —, on repassera. Il n'est donc pas étonnant qu'à certains yeux avertis les breloques canadiennes brillent comme des diamants. Quelle aubaine pour le Canada! L'usine de Génies tourne déjà à plein pour offrir à Jean-Claude Lauzon la couronne que Cannes a refusé de lui tailler et la reconnaissance unanime que sa tribu hésite à lui accorder.

Le réalisateur de *Léolo* a raison: nous sommes toujours souverainement provinciaux. Mais il omet de dire que lui-même n'échappe pas à ce qu'il réprouve. Que nous nous enorgueillissions de notre différence ou que nous jouions dans les productions canadiennes pour nous élever au-dessus de la mêlée, nous restons foncièrement et désespérément provinciaux. Le provincialisme est notre pente naturelle. Ses vapeurs enivrantes nous convainquent que nous sommes bien en vie, que nous ne baignons pas dans le formol et que nous ne passons pas nos journées à bosser pour un petit pain avant de trépasser.

4. Seuls les anglophones, ou presque, disent encore «la province de Québec». Nous préférons «État», «pays», «peuple», «société distincte». Or, dans les faits, le Québec est toujours une province du Canada et notre provincialisme n'a jamais été aussi aigu. L'État du Québec n'existe pas, mais Robert Bourassa ressort la formule à l'occasion, le temps de titiller notre sentiment national. Le Canada emploie diverses tactiques byzantines pour noyer le poisson constitutionnel, nous brandissons un référendum pour donner une leçon de démocratie à l'adversaire, tout en nous imaginant qu'un processus technique dépouillé de politique lavera les échecs et ouvrira sur l'avenir. N'aurions-nous le choix qu'entre le simulacre d'un pays québécois et les avantages sociaux consentis par l'employeur canadien aux habitants de la province de Québec? Bref entre deux formes de limbes qui regorgent de compensations mais qui interdisent tout emprise réelle?

5. Il faut dire que le Canada encourage fortement le provincialisme de ses citoyens, notamment par le biais du multiculturalisme, de l'angélisme politique, voire de l'apolitisme qu'il professe. Ne voulant conserver que la quintessence des cultures et des individus qui composent sa «mosaïque», il n'a de cesse, comme dans la série de clips produits par Patrick Watson et Robert Guy Scully, de transformer l'histoire en spectacle où au passé épineux, terrifiant, tragique et misérable succède un avenir lisse, grandiose et prometteur. On y aborde certes les conflits politiques, mais pour les isoler aussitôt dans la sphère du mal; de ses scories il faut se purger pour entrer au paradis... et conquérir l'espace. Le vrai héros canadien n'est plus Wayne Gretsky, mais un astronaute; le Canada n'est plus une terre des hommes, mais une province du cosmos... les limbes de l'infini.

6. Le mouvement était «irréversible», selon René Lévesque. Une défaite n'en était pas vraiment une puisque le train de l'indépendance poursuivait sa marche vers la terre promise. Et moi, à l'arrivée, j'attendais son entrée en gare. J'ai grandi en pleine Révolution tranquille. Au tournant des années soixante-dix, j'étais hors de l'Église, hors du Canada, et bien que notre passé ait longtemps été canadien et catholique, je n'ai jamais pensé que mon identité avait été tronquée. La rupture avait été consommée bien avant moi. Je n'ai d'autre patrie — à aimer, à détester — que le Québec, et je comprends mal pourquoi, pour en critiquer la petitesse et l'étroitesse, il faille passer par un Canada dont on vante la «grandeur» et la «largesse». Que fait-on ainsi, sinon clore la discussion, consacrer un état d'infériorité dont supposément on voudrait voir le Québec sortir, bref montrer que son ambition demeure essentiellement provinciale?

7. Au nationalisme crispé et forcené répond toujours, comme son revers, le sourire invitant et satisfait du Canada. Les deux vont de pair et sont l'expression, non d'une échappée, d'un mouvement vers l'avant, mais d'un empêche-

ment, d'un enrayage pénible dont nous sommes plus que jamais dépendants. Nous le savons, mais nous ne l'avouons pas. Nous descendons maintenant la pente à reculons et faisons semblant d'être grisés. Nous nous faisons notre cinéma. Nous récolterons des prix, à défaut d'un pays.